

PIERRE DE VALLOMBREUSE

Le peuple **DE LA VALLÉE**

Dans la jungle des Philippines, au sud-ouest de l'île de Palawan, se cache une vallée où vit une ethnie du même nom, à l'abri des outrages du monde moderne. Mais pour combien de temps encore? Le grand photographe Pierre de Vallombreuse, qui a consacré sa vie à la défense des peuples autochtones, s'est rendu dix-sept fois là-bas depuis 1986. Il a pu ainsi témoigner des menaces qui pèsent sur cette société pacifique, étonnante à bien des égards. Une société avec laquelle il a tissé un lien unique, et qui l'a formé à la fois en tant qu'homme et en tant que photographe. Ses images font l'objet d'une exposition au Musée de l'Homme à Paris du 18 janvier au 1^{er} juillet, dont nous publions un large avant-goût dans ce portfolio exceptionnel.

Dossier réalisé par Julien Bolle





















JOUR DE PÊCHE

Les femmes de la famille partent pêcher le long du torrent. C'est pour elles un moment privilégié pendant lequel elles peuvent se raconter tous leurs secrets.

CONSTRUCTION

Un homme porte une brassée de palmes pour en faire la toiture de sa hutte.



MASSIF SACRÉ

Ces lieux ne sont jamais défrichés. Les Palawans redoutent de fâcher les esprits qui y habitent.



ESCALADE

Un homme rentre chez lui en escaladant les parois d'un torrent dont il doit s'éloigner, la pluie menaçant de déclencher une crue soudaine et puissante.



BALANÇOIRE

Un enfant joue à se balancer au bout d'une liane. L'agilité et l'absence d'inhibition des jeunes Palawans en font des acrobates assez exceptionnels.



JOUR DE MARCHÉ

Une grosse pluie de mousson s'abat sur le marché hebdomadaire lieu de rencontres de la communauté qui vit très dispersée. Combats de coqs, échanges commerciaux, parties de cartes, et discussions animeront la journée.



TOILETTE

Une séance d'épouillage collectif. Un moment de pur plaisir chez ce peuple pudique où l'on ne se touche pas en public.



LE LABEUR

Un moment de repos après le défrichage de la forêt pour préparer les nouvelles rizières. Par 35 degrés, ils travaillent sans discontinuer de l'aube à la tombée du jour.



COMPLICITÉ

Mari et femme partent pêcher et chasser ensemble. Cela leur permet d'échapper à la surveillance que les beaux-parents de l'homme exercent plus ou moins discrètement.



LE REPOS DU CHASSEUR

Des chasseurs font une pause en observant la canopée où virevoltent de petits oiseaux.



VOYAGE

Une famille va redescendre vivre dans le fond de la vallée. Les poules font partie du déménagement.



OBSERVATION

Une famille scrute le ciel à la tombée de la nuit, à la recherche de vols de chauves-souris frugivores. Un gibier succulent.





INTERVIEW

Pierre de Vallombreuse

C'est aux États-Unis, où il s'est installé depuis peu, que nous avons joint Pierre de Vallombreuse, qui sera à Paris en janvier pour le vernissage de son exposition au Musée de l'Homme avant de repartir en février chez les Palawans. Le photographe a pris le temps de nous raconter la longue histoire qui le lie à ces gens. Une histoire qui n'est pas terminée...

En 10 dates

- **1962**: Naissance à Bayonne
- **1984**: Entre à l'école nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris avec l'idée de faire une carrière de dessinateur de presse.
- **1985**: Reportage en Inde sur les Punans, la photographie devient son mode d'expression.
- **1986-89**: Premiers longs séjours chez les Palawans, exposition aux rencontres d'Arles.
- **1993**: Secrétaire général de l'Association Anthropologie et Photographie (université Paris VII) avec Jean Duvignaud, Emmanuel Garrigues, Jean Malaurie et Edgar Morin.
- **1998**: Coauteur d'un documentaire sur les Palawans *La dure vie de Tulibac* produit par Canal+ et la BBC, qui remporte plusieurs prix.
- **2006**: Livre *Peuples* et exposition au Musée de l'Homme à Paris.
- **2007-12**: Projet "Hommes Racines" auprès de 11 peuples autochtones.
- **2015**: Livre *Souveraines*
- **2018**: Exposition "Le Peuple de la Vallée" du 18 janvier au 1^{er} juillet au Musée de l'Homme à Paris.

JB: En 1989, vous présentez votre première exposition sur les Palawans aux rencontres d'Arles. Savez-vous à l'époque que vous allez continuer à les photographier pendant 30 ans ?

PDV: Les Palawans tiennent une place à part dans mon parcours. La vallée m'a porté chance à tous les niveaux. Je m'y suis formé en tant qu'homme et, en même temps, c'est avec eux que je me suis vraiment lancé dans le métier. En 1985, alors étudiant aux arts déco, je réalise mon premier sujet sur les Punans, un peuple nomade de Bornéo. Je décide alors d'être photographe. Les photos ne sont pas très bonnes, mais le magazine *Terre Sauvage* me les achète quand même et les publie. Cela me permet de partir aux Philippines à la rencontre des Palawans. Après deux voyages, je propose les images à *Géo*, mais pas de réponse, et c'est à nouveau *Terre Sauvage* qui publie le reportage. Là-dessus, je rencontre le directeur artistique d'Arles. Il a prévu

d'exposer le grand photographe philippin Eduardo Masferré, qui a travaillé au milieu du XX^e siècle sur les ethnies locales. Il me dit que mes images offriraient un contrepoint intéressant à ce travail d'époque, et m'aménage un petit recoin dans un escalier. Rien de grandiose mais cela m'a donné une première visibilité. Quand les gens de *Géo* ont vu ça, ils ont regretté d'avoir raté le coche et m'ont félicité. J'en ai profité pour leur dire que j'avais l'intention d'y retourner, ils m'ont alors financé un nouveau reportage de six mois! Pendant dix ans, j'y suis allé tous les ans passer deux à quatre mois,

et j'y suis retourné beaucoup ces dernières années. Cela s'est fait au fur et à mesure, de façon organique, sans préméditation. J'étais si bien chez eux, je sentais que j'avais beaucoup de choses à apprendre. Au début, c'était pour moi une sorte de quête existentielle, je vivais plus avec eux que je ne faisais de photos. Puis j'ai envisagé cela comme un travail de très long terme. J'ai passé en tout quatre ans avec eux, et il me reste encore aujourd'hui beaucoup à photographier! C'est pour cela que l'exposition au musée de l'Homme est sous-titrée "chapitre I". J'y retourne déjà en février pour six semaines.

Qu'ont les Palawans de si particulier à vos yeux ?

Ce qui, à l'origine, m'a tant fasciné, c'est que des gens puissent encore vivre dans des cavernes. Pendant la saison des pluies, ils quittent les basses terres pour se réfugier dans les collines. Leur vallée est sublime, c'est un site unique, à l'époque complètement coupé du monde. Elle se cache dans une sorte de cratère volcanique. Les premières fois, cela représentait environ 10 jours de voyage depuis Paris. J'étais heureux de quitter un monde dans lequel je pensais ne pas avoir ma place pour retrouver un univers harmonieux, délicieux. J'y suis donc d'abord allé pour des raisons purement exotiques. Au fil de mes séjours, j'ai appris leur langue et j'ai découvert une philosophie de vie remarquable. C'est une société non violente, très peu hiérarchisée, presque anarchiste, mais dans laquelle les femmes ont un rôle social très important. J'avais affaire à l'une des seules ethnies dans le monde recensées comme pacifiques, ce qui n'était pas pour me déplaire. Et il faut savoir que ce sont des gens extrêmement drôles, ils ne se prennent pas du tout au sérieux! C'est un réflexe d'autodéfense, car les Philippines se moquent beaucoup d'eux. Je me suis très vite attaché à ces gens et à leur culture. J'ai découvert que, derrière l'écrin attrayant de la vallée, se cachait le véritable trésor.

Cette culture est-elle menacée ?

Il y a toujours eu des menaces, même si, à l'époque où j'ai commencé mon travail, ils étaient encore très protégés par l'isolat. Il n'y avait ni Internet, ni téléphone portable, ni de route côtière. Lors des premiers séjours, le voyage dans l'île de Palawan était très long. On arrivait à Puerto Princesa, la ville principale. De là on prenait un bus bringuebalant qui nous amenait sur l'autre côte, celle de la mer de Chine. Pendant la saison des pluies, il fallait ensuite attendre 4 ou 5 jours parfois que la mer se calme, puis on longeait la côte sur des barques à balancier pendant 6 ou 8 heures, avant une longue marche dans la forêt. Jusque-là rien ou presque ne les avait menacés. Quelques missionnaires s'étaient cassé les dents, un routard pointait son nez tous les deux ans, une guérilla islamiste était passée par là,

RÉVERIE

Un adolescent songeur, accroché à un arbre. La vallée est un lieu sublime, un site unique longtemps coupé du monde, caché dans un ancien cratère volcanique.



mais rien d'alarmant. J'ai assisté au fil de mes voyages aux premiers dangers. Il y a d'abord eu sur la côte l'installation de villages de pêcheurs venant d'autres parties de l'archipel. Puis, à la fin des années 90, la route de côte a été percée, au début elle était boueuse et uniquement accessible en Jeep, maintenant elle est goudronnée, réduisant le parcours depuis Puerto Princesa à 6 heures de route et 4h de marche dans la jungle. Les Palawans se sont donc trouvés beaucoup plus exposés, à tel point que je pensais que leur culture allait se dissoudre, que leurs terres seraient récupérées, et qu'ils allaient disparaître. Après dix ans de travail j'ai abandonné l'endroit pour plusieurs années. Cette vallée m'était si chère que je n'ai pas eu le courage d'assister à la destruction que je lui promettais. De façon assez radicale, j'ai décidé de parcourir le monde pour témoigner de toutes les formes d'agressions que subissent les peuples autochtones, en pensant à ma vallée chérie. Cela a donné naissance au livre *Peuples*, qui reste mon ouvrage le plus important à ce jour.

“C’est un véritable engagement politique qui me pousse à photographier. Je suis un témoin.”

Il semble qu'heureusement vous vous soyez trompé sur leur sort...

Oui, ils sont toujours là, mais pour combien de temps je ne le sais pas. Aujourd'hui, la guérilla a recommencé, cette fois-ci menée par des rebelles communistes. Un poste de l'armée s'est récemment implanté dans la jungle près de leurs villages, et l'été dernier, j'ai entendu des combats très proches. Mais le principal problème, c'est celui de l'accaparement des terres par des grandes compagnies cultivant les palmiers à huile et les cocotiers. Beaucoup de Palawans ont vendu leurs champs dans les basses terres pour une somme intéressante mais qui les condamne à terme au prolétariat. Ce phénomène n'a pas encore touché l'intérieur de la vallée, mais il s'accélère fortement, et les terres sont peu à peu grignotées par les exploitants. Sans compter l'exploitation minière, qui a déjà détruit une grande partie de la forêt, heureusement loin de la vallée pour le moment. Les Palawans ont peur d'être dépossédés, ils se sentent en sursis. Aujourd'hui, on voit dans la région de nouvelles villes se développer, ce qui entraîne

davantage d'interactions, avec l'arrivée de touristes, et aussi de l'administration qui presse de plus en plus les enfants Palawans vers l'école. Ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose, car beaucoup profitent de leur analphabétisme pour leur faire signer des papiers qu'ils ne comprennent pas. Au final, s'ils sont encore protégés par la géographie de leur habitat, et qu'ils n'ont pas eu à subir de déplacement manu militari comme d'autres ethnies, je ne suis pas du tout optimiste sur leur sort. La situation devient très inquiétante.

Cela a-t-il été compliqué de vous faire accepter? Quel regard portent les Palawans sur votre travail?

Au départ, mon travail ne les intéressait absolument pas, mais ils me trouvaient plutôt sympathique. Avec mon ex-femme on leur amenait des cadeaux, on apprenait un peu leur langue et on rigolait beaucoup. Si leur intérêt était d'abord pragmatique, un lien s'est créé peu à peu. Ils étaient heureux de savoir que je venais étudier leur culture. Cela signifiait beaucoup pour eux, car ils

sont traités avec beaucoup de condescendance, voire de racisme par les autres Philippins qui les voient juste comme des sauvages vivant dans leur grotte. Ils tirent donc une vraie fierté de ces images. Maintenant, c'est très clair, je viens chez eux pour travailler, même si je suis leur ami. C'est un travail qui m'a coûté beaucoup d'argent, mais peu m'importe si j'écris le même livre toute ma vie. J'y vais par passion et par amour, tout en ayant conscience de faire un travail unique, car personne n'a couvert un groupe ethnique comme cela pendant 30 ans. Au final, tous ces facteurs se sont liés.

Votre travail se situe à la frontière du documentaire ethnologique, du photoreportage et de la photographie d'auteur. Votre œil est-il celui d'un scientifique, d'un journaliste ou d'un artiste?

J'ai abordé à l'origine ce travail comme une sorte de chronique quotidienne, avec une dimension systématique. J'essayais de documenter au mieux leurs techniques de chasse, de collecte, leurs rituels, avec des

séries complètes sur chaque thème. J'étais donc plutôt dans une optique ethnographique, les magazines étaient demandeurs de ce genre d'images. Je travaillais alors en diapo. J'étais un peu contraint par l'esthétique *Géo* de l'époque, le magazine exigeait de jolies photos colorées, alors que personnellement j'ai toujours voulu faire du noir et blanc. Puis, en 1993, j'ai gagné le prix Léonard de Vinci, avec une belle bourse en poche. Je suis reparti trois mois dans la vallée et je me suis totalement libéré. Tout en continuant à documenter le quotidien, je voulais introduire plus de poésie, faire la jonction entre différentes approches. J'ai fait les arts déco, j'ai une formation d'artiste, je souhaitais travailler comme un documentariste, mais avec une patte créative. En schématisant, disons que mon œil est 20 % artiste, 20 % photojournaliste, 10 % ethnologue, et le reste est celui d'un témoin. Cette dimension est la plus importante à mes yeux, c'est un véritable engagement politique qui me pousse à photographier.

Comment s'organise votre journée de travail type chez les Palawans?

Mes journées sont extrêmement denses, et en même temps très simples. Ce sont les meilleurs moments de ma vie. À part ma compagne, il ne me manque rien. Le matin je me lève à 5 ou 6h, je sors l'appareil de son sac étanche qui le protège de l'humidité grâce au silicagel. Je vérifie que les batteries sont chargées et que je dispose de suffisamment de cartes mémoire. Alors je sors de ma tente et je la referme bien derrière moi pour éviter que les scorpions et les araignées ne s'y fauflent. Je sors mon thermos, je prends un café et mon porridge, puis je pars bosser toute la journée. Je bavarde beaucoup, mais je garde toujours l'appareil à portée de main, je suis là pour faire des photos jusqu'au soir. Vers 19h, je retourne dans ma tente, je regarde les photos de la journée et je fais un peu de tri sur l'écran de l'appareil pour ne pas trop saturer mes cartes. Puis je lis pendant 3 heures. Je suis un grand lecteur, j'apporte toujours une vingtaine de livres par voyage, c'est ce qui pèse le plus lourd dans mon sac! Je commence à les sélectionner un

LOISIRS

Un jeune joue au cerf-volant entre deux ondées. L'administration pousse de plus en plus les enfants Palawans vers l'école, avec des conséquences ambivalentes. Si l'analphabétisme les rend vulnérables face à la pression du progrès, la scolarisation accélère la disparition du mode de vie traditionnel.





CONSEIL DE FAMILLE

Une discussion importante s'est engagée dans la famille au sujet des lieux à choisir pour les prochaines rizières. C'est l'un des moments les plus cruciaux de l'année.

mois avant dans mon atelier pour former la bibliothèque idéale... Je lis surtout des récits de voyages, des enquêtes, de la littérature, mais peu d'ethnologie au sens strict, je trouve ça trop hermétique. Je ne suis pas un intellectuel, ce que je cherche c'est une impulsion, quelque chose qui me stimule. S'il pleut et qu'il ne se passe rien, je peux passer des journées à lire!

Les photographes nourrissent aussi votre imaginaire?

La littérature m'a beaucoup influencé, mais il y a aussi des photographes qui m'inspirent énormément, à la fois pour leur esthétique, leur propos, et leur mode de vie. Celui que je place au panthéon c'est bien sûr Josef Koudelka. Il représente pour moi le photographe épris de liberté, totalement engagé dans son art. Vous ne trouverez pas de décalage entre l'œuvre et le personnage. J'admire cette éthique de vie exceptionnelle, sans concession. À l'époque de mes études aux arts déco, la référence absolue, c'était Henri Cartier-Bresson, que je considère toujours comme le tireur d'élite par excellence. Quand il photographie, c'est presque le geste d'un archer. Il n'a pas inventé un simple protocole que l'on peut reproduire comme on pourrait le faire avec l'œuvre de certains photographes pourtant talentueux. Ce qu'il a fait est inimitable, et tous ceux qui ont essayé ont toujours été un cran en dessous. Parmi mes influences, il ne faut pas oublier Eugene Richards, quelqu'un que l'on sent totalement porté par ses sujets, dont il me tarde de voir la rétrospective à la Grande Arche de la Défense. Ni Garry Winogrand, dont j'apprécie l'extrême humanité du regard.

Comme tous ces photographes, vous avez jusqu'ici plutôt saisi l'instant. Pour la première fois, vous présentez des portraits posés. Pourquoi ce changement de style?

Ces portraits sont venus récemment, il y a environ trois ans. Cela me manquait, mais je n'osais pas, alors que j'ai toujours aimé Diane Arbus, Richard Avedon et surtout Irving Penn, qui sont des portraitistes de génie. Je voyais bien que j'avais une écriture classique, et qu'il me fallait quelque chose de plus frontal. J'ai fait, un peu par accident, deux portraits dans la vallée, que j'ai montrés à mon retour à l'éditeur Xavier Barral. C'est quelqu'un qui peut avoir la dent très mauvaise, mais il en faut, car ce genre de critique vous secoue. Il m'a conseillé cette voie et je l'ai suivie. C'était la fin d'un cycle, j'avais quitté le panora-

mique argentique pour passer au numérique, et je me trouvais dans un moment de flottement, je m'étais un peu perdu. Ce changement m'a permis d'explorer des choses nouvelles. En prenant ces portraits, je ne suis plus un simple observateur. Je mets en place un protocole, je stoppe l'action, je fais intervenir les gens pour qu'ils me donnent quelque chose par leur regard, leur attitude. Devant leur maison ou au détour d'un chemin, si je repère un endroit qui me plaît avec une belle lumière, je leur demande de s'y placer. J'utilise parfois un réflecteur pour adoucir l'éclairage. Pour l'instant, j'en rate beaucoup, mais je vais continuer à travailler dans cette direction, j'aimerais obtenir une dizaine de portraits dans ce style. J'avance ainsi dans mon esthétique tout en restant dans la lignée que je me suis fixée. Et pour mieux progresser lors des derniers voyages, j'ai emporté avec moi des petits carnets, dans lesquels j'ai collé les mauvaises photos et les bonnes. Je le consulte régulièrement sur le terrain pour me forcer à améliorer certaines faiblesses.

Parlez-nous de l'exposition au Musée de l'Homme, que va-t-on y découvrir ?

On y verra 34 tirages grand format. Il s'agit principalement d'images récentes, formant une sorte d'introduction, plutôt qu'une grande rétrospective. L'idée est d'offrir quelque chose de très incisif, avec des images fortes. Je voudrais attraper le visiteur par les sens pour qu'il soit littéralement absorbé par la vallée. Dans le même esprit, un livre d'artiste, limité à 150 exemplaires, sortira en avril chez the(M) éditions, avec l'aide des Artisans du regard pour la retouche des fichiers. On organise le 24 mars une séance de signatures ainsi qu'une conférence au sein de l'exposition. Ce livre, qui n'a pas encore de titre, contiendra des poèmes Palawans, il sera très beau et onirique, à l'image de la vallée. Mais tout cela n'est qu'une étape de mon grand projet sur les Palawans, qui devrait voir le jour en 2020, sous la forme d'une grande exposition et d'un important livre somme. Ce *Livre de la Vallée* contiendra toute l'histoire, avec 150 photos peut-être, en noir et blanc et en couleur. Je vais commencer à mettre cela en forme dès janvier, j'ai pris quelqu'un pour scanner mes archives, il y a des milliers de clichés. Au mois de mars, quand je reviendrai de la vallée, je commencerai à démarcher des éditeurs et des partenaires pour trouver un lieu d'exposition en France, et pourquoi pas aux États-Unis. Puis, je retournerai dans la vallée. Il me reste encore deux ans de boulot!



Dans le sac du photographe

Quand nous avons rencontré Pierre de Vallombreuse en 2012, il travaillait alors en panoramique argentique. Aujourd'hui, il est équipé en reflex numérique. Il nous explique les raisons de ce changement, et ses implications pratiques et esthétiques.

En 2012, vous affirmiez dans nos pages ne pas vouloir passer au numérique. Qu'est-ce qui vous a fait finalement basculer ?

C'est l'économie, tout simplement. L'argentique était devenu bien trop cher. Quand j'ai démarré le projet "Souveraines", sur commande de l'éditeur Arthaud, je disposais d'une avance confortable, mais au bout de trois voyages j'avais tout dépensé en film. Je travaillais alors essentiellement avec l'Hasselblad X-Pan. Ce magnifique boîtier 35 mm panoramique était mon appareil préféré. Je faisais aussi un peu de 24x36, avec le Leica M6. Mais entre l'achat des films, le développement, les tirages de lecture et les scans, 70 % de mon budget était déjà parti. Comme je n'avais plus les moyens de travailler en argentique, j'ai décidé de m'équiper en numérique. Moi qui suis dyslexique, les manuels des reflex numériques me donnaient des sueurs froides, j'appréhendais beaucoup cette transition. C'est alors que je rencontre le photographe Gérard Rondeau à la maison du Leica. Il me met entre les mains le Leica

M numérique, un boîtier qui a la même ergonomie que le M6. Et là je comprends qu'en définitive, tout cela fonctionne de la même façon qu'en argentique. Les appareils numériques vous offrent des milliers de possibilités, alors que l'on n'a besoin que de 4 ou 5 réglages essentiels pour travailler. J'ai donc fait l'acquisition de deux Leica M, avec lesquels j'ai commencé à travailler en Inde, chez les Badjao. Mais pour la jungle il me fallait un appareil très résistant à l'humidité, ce qui n'est pas le cas des Leica M. Je me suis alors équipé en Canon EOS 5D Mark III, et ce reflex est depuis devenu depuis quelques années mon boîtier de référence.

Quels objectifs employez-vous ?

J'ai toujours travaillé avec trois focales de base : 28, 35 et 50 mm. Pour le Canon, on m'avait conseillé un 24-70 mm afin de m'éviter de changer d'objectifs, cela laissant entrer poussière et humidité sur le capteur. Non seulement l'objectif était très lourd, mais j'ai surtout perdu trois ans en faisant ce choix. Avec un zoom, on n'a pas du tout le même rapport au

sujet qu'avec une focale fixe. On ne se déplace plus, on passe son temps à zoomer ! Cela m'a beaucoup perturbé, mes photos n'étaient pas très bonnes, et je suis finalement revenu à un simple 35 mm f:1,4, avec lequel ont été faites les plus récentes des photos présentées ici.

Le numérique vous offre-t-il des possibilités inédites ?

Un des gros avantages du numérique c'est que je n'ai plus besoin de doubler les vues en couleur et en noir et blanc. À un moment, je partais avec deux X-Pan et deux M6 ! Le Raw offre une vraie souplesse, on peut vendre un sujet en couleur, tout en se disant qu'on fera un livre en noir et blanc plus tard. Et puis une fois que l'on a investi pas mal d'argent dans les boîtiers et les objectifs, le budget est fixé pour plusieurs années. A moins d'un accident car le matériel est plus fragile. Concernant la protection de mes images en ligne, j'utilise le logiciel de marquage indélébile et invisible Imatag.

Dans la jungle, comment gérez-vous l'alimentation électrique de votre matériel ?

J'emporte avec moi des panneaux solaires qui me permettent de charger de gros accumulateurs, eux-mêmes pouvant recharger 2 ou 3 batteries à la fois. Je pars avec 8 à 10 batteries en tout, ainsi que 3 gros accus, ce qui me donne une autonomie de 15 jours. Mais ce système m'a posé des soucis lorsqu'il pleuvait beaucoup. Dans ce cas, il faut trouver quelqu'un qui possède un générateur...

“En passant au numérique, je me suis trouvé dans un moment de flottement. Je m'étais un peu perdu.”



Hasselblad Xpan II



Leica M6



Leica M numérique



Canon EOS 5D Mark III



Fujifilm GFX 50S

Pensez-vous revenir un jour à l'argentique ?

Si un jour j'ai à nouveau le budget pour faire de l'argentique, je ressortirai sans hésiter mes X-Pan. À un moment, cet appareil a été bradé, aujourd'hui il se vend à prix d'or. J'en avais acheté 6 à l'époque, et j'en ai gardé 2 neufs que je n'ai jamais utilisés. Cela dit, je fais actuellement des essais de panoramique en numérique. Fujifilm, qui fabriquait le X-Pan pour Hasselblad, m'a prêté son moyen-format GFX, et il offre une fonction panoramique avec le même ratio. Je vais sans doute travailler avec pour un nouveau projet en couleurs aux États-Unis. Mais pour la vallée, je continue avec le Canon afin de préserver l'unité visuelle. De toute façon, le panoramique ne fonctionne pas dans la jungle, on manque d'espace, l'environnement est trop dense pour ce format.

Comment traitez-vous vos images numériques ? Cherchez-vous une continuité avec l'argentique ?

Dans la mesure du possible, je cherche avec les tireurs et directeurs artistiques à homogénéiser le rendu, mais je sais bien que l'on ne peut pas arriver exactement à la même chose. À l'époque du film, je travaillais avec le laboratoire Picto. Lorsqu'ils ont arrêté de développer l'argentique je suis passé chez Central Color, chez qui je louais d'ailleurs un atelier. J'y suis resté trois ans et quand, suite à leur fusion avec Dupon, Jean-François Gallois est parti créer le labo Initial à Boulogne-Billancourt, mon tireur Yonel Leblanc l'a suivi, et moi aussi. Ce sont eux qui s'occupent de mes tirages d'exposition.